

## Projet de résolution sur « l'écologisme » <sup>(1)</sup>

1. À mesure que la crise d'agonie du capitalisme s'approfondit, que se précisent les divers symptômes de sa décomposition, apparaissent divers mouvements qui prennent la partie pour le tout, séparent l'un ou l'autre de ces symptômes de la crise d'ensemble de la société, affirment y voir le problème essentiel à résoudre pour l'humanité indépendamment de la révolution socialiste ou à côté d'elle, et tendent ainsi à détourner la classe ouvrière de sa lutte émancipatrice pour sa constitution en classe dominante, préalable indispensable et exclusif pour que l'humanité puisse entreprendre la guérison de tous les maux accumulés par le prolongement de l'agonie de la société capitaliste.

2. Il en est ainsi, notamment, des « écologistes », qui, dans le gaspillage et les destructions des ressources naturelles opérés par le capitalisme et qui prennent naturellement une ampleur sans précédent à l'époque de sa décomposition, croient voir un problème nouveau, non prévu par le marxisme et exigeant, par conséquent, son abandon ou sa révision. Les diverses tendances « écologistes » ont ceci de commun qu'elles voient, dans les atteintes au milieu et aux ressources naturelles, qu'elles se donnent parfois le ridicule de baptiser « destruction de la nature », un phénomène indépendant du mode de production, le produit de la « société industrielle », ou du développement de nouvelles techniques.

3. Pour les marxistes, la détérioration du substrat naturel des forces productives de l'humanité constitue l'un des aspects de la transformation croissante des forces productives en forces destructives par le capitalisme. Il n'est, pour le moins, pas sérieux de prétendre que le problème était ignoré de Marx et d'Engels ou de leurs successeurs. Faut-il rappeler les développements de Marx sur les tendances « conquérantes » du capitalisme et la politique de terre brûlée pratiquée par lui dans sa recherche exclusive du profit ? Ou encore le passage bien connu de *Dialectique de la nature*, de Engels :

*« Cependant, ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. Chaque victoire a, en premier lieu, les conséquences que nous avons escomptées, mais en deuxième et en troisième lieux, elle a des effets tout différents, imprévus, qui ne détruisent que trop souvent ces premières conséquences » (2).*

Ce texte est, il est vrai, parfois cité à contresens pour tenter de tirer Engels dans le camp « écologiste ». Il s'empresse de souligner que la solution est à chercher dans le développement de la science de la nature —

*« Surtout depuis les énormes progrès de la science de la nature au cours de ce siècle, nous sommes de plus en plus à même de connaître aussi les conséquences naturelles lointaines, tout au moins de nos actions les plus courantes dans le domaine de la production et, par suite, d'apprendre à les maîtriser » (3)*

— et ensuite de souligner que, dans le cadre du mode de production actuel, le problème ne peut être résolu :

*« Vis-à-vis de la nature comme de la société, on ne considère principalement, dans le mode de production actuel, que le résultat le plus proche, le plus tangible ; et ensuite, on s'étonne encore que les conséquences lointaines des actions visant à ce résultat immédiat soient tout autres, le plus souvent tout à fait opposées... » (4).*

4. Il faut également souligner ici que le marxisme, dès le début de son élaboration, a intégré et reformulé dans une perspective rigoureusement scientifique les idées des grands socialistes utopiques sur la nécessité d'une transformation radicale des rapports entre l'humanité et le milieu naturel, comme un objectif indispensable de la révolution prolétarienne. Dans le cadre restreint de cette résolution, rappelons seulement comment Engels, dans *L'Anti-Dühring*, écrit :

« La suppression de l'opposition de la ville et de la campagne n'est donc pas seulement possible. Elle est devenue une nécessité directe de la production industrielle elle-même, comme elle est également devenue une nécessité de la production agricole et, par-dessus le marché, de l'hygiène publique. Ce n'est que par la fusion de la ville et de la campagne que l'on peut éliminer l'intoxication actuelle de l'air, de l'eau et du sol ; elle seule peut amener les masses qui aujourd'hui languissent dans les villes au point où leur fumier servira à produire des plantes au lieu de produire des maladies » (5).

Marx s'exprime exactement dans le même sens dans le livre I du *Capital* :

« Avec la prépondérance toujours croissante de la population des villes qu'elle agglomère dans de grands centres, la production capitaliste, d'une part, accumule la force motrice historique de la société ; d'autre part, elle détruit non seulement la santé physique des ouvriers urbains et la vie intellectuelle des travailleurs rustiques, mais trouble encore la circulation matérielle entre l'homme et la terre, en rendant de plus en plus difficile la restitution de ses éléments de fertilité, des ingrédients chimiques qui lui sont enlevés et usés sous forme d'aliments, de vêtements, etc. Mais en bouleversant les conditions dans lesquelles une société arriérée accomplit presque spontanément cette circulation, elle force de la rétablir d'une manière systématique, sous une forme appropriée au développement humain intégral et comme loi régulatrice de la production sociale » (6).

Non, les fondateurs du marxisme n'ont pas ignoré le problème de la détérioration du milieu naturel par le capitalisme, et la « crise de l'environnement » n'est pas exactement un problème nouveau des vingt ou trente dernières années. Certes, le retard de la révolution socialiste lui a donné une nouvelle ampleur — ce n'est là que l'un des aspects des « immenses difficultés supplémentaires pour l'édification du socialisme » résultant de ce retard, dont parlait le *Manifeste de l'OCI* (7), qui n'ignorait pas non plus que « la société capitaliste empoisonne chaque jour un peu plus jusqu'à son air et jusqu'à son eau » (8). Mais il n'en tirait aucune autre conclusion que l'urgence d'autant plus grande de la révolution socialiste, donc de la solution du problème de la direction révolutionnaire. Il ne proposait aucune solution charlatanesque.

5. Les « écologistes » accusent généralement les marxistes de faire preuve d'un optimisme naïf en ce qui concerne l'avenir de l'humanité. Il faut bien s'entendre là-dessus. Les marxistes sont au contraire extrêmement pessimistes en ce qui concerne le destin de l'humanité si elle reste soumise au régime de la propriété privée des moyens de production. « Sans révolution socialiste, et cela dans la prochaine période historique, la civilisation humaine tout entière est menacée d'être emportée dans la catastrophe » (9). Que la détérioration de l'environnement ne soit sans doute pas l'élément le plus grave de cette catastrophe menaçante est d'ailleurs secondaire.

Ce qui importe, c'est que seule la révolution socialiste peut écarter la catastrophe. Et que les moyens d'en hâter la victoire sont exclusivement ceux qui conduisent à la reconstruction de la IV<sup>e</sup> Internationale sur la base du programme et de la méthode du marxisme. En dehors de la révolution socialiste, ou avant sa victoire, il n'y a pas plus de moyens de mettre fin à la détérioration de l'environnement qu'à l'oppression des femmes, par exemple, ou à tout autre méfait résultant de l'agonie du capitalisme.

6. En revanche, les marxistes sont d'un optimisme sans bornes en ce qui concerne l'avenir d'une humanité émancipée du capitalisme. Selon la remarque de Trotsky, l'idée d'un progrès illimité de l'espèce humaine est inhérente au marxisme, ce qui suffit à l'opposer irréductiblement à la religion.

Or les différentes variétés d'« écologisme » participent toutes, à des degrés divers, de l'offensive obscurantiste contre la science de la nature et les techniques qu'elle permet d'élaborer — ce que révèle, entre autres choses, la pullulation d'ecclésiastiques dans leurs rangs. Cette offensive contre la recherche scientifique survient au moment précis où la bourgeoisie, en fonction même de ses intérêts, réduit à la portion congrue la recherche scientifique, avant tout la recherche fondamentale, dont tout progrès scientifique dépend.

Les sciences de la nature, en régime capitaliste, sont l'instrument de la classe capitaliste et lui servent à accroître l'exploitation des travailleurs ? La belle découverte ! Les forces productives, dans une économie capitaliste, prennent la forme de capital productif. En tant que « *devenant de plus en plus force productive immédiate* », la science devient du capital productif, et, avec l'époque impérialiste, elle est essentiellement utilisée comme force destructive : c'est au développement des armements qu'est consacré l'essentiel des crédits de la recherche scientifique.

Mais cela ôte-t-il de sa valeur au « savoir réel » accumulé sur la nature ? Au contraire, c'est entre autres choses sur cet « *immense potentiel scientifique et technique inemployé qui s'accumule* » et sera à la disposition de la classe ouvrière lorsqu'elle aura conquis le pouvoir que se fonde, pour une part, l'optimisme des marxistes dans l'avenir. Armée de la science et de la technique, la classe ouvrière au pouvoir pourra entreprendre, avec la certitude du succès, de réparer et de guérir les maux accumulés par le capitalisme en décomposition. Elle donnera en même temps une immense impulsion à leur développement, redonnant toute sa place, qui est décisive, à la recherche fondamentale, et réorientant la recherche appliquée en fonction des besoins de l'humanité.

7. Les possibilités qui s'ouvriront à la classe ouvrière lorsqu'elle gèrera une économie planifiée à l'échelle mondiale, exerçant le pouvoir politique dans la république universelle des conseils, sont effectivement gigantesques. L'humanité communiste devra, bien entendu, contrôlant consciemment son propre développement, contrôler aussi, en fonction de données qui pour la plupart nous échappent, sa démographie et le chiffre de la population mondiale. Mais, pour cela, il faut d'abord conquérir le pouvoir dans le monde entier !

8. Cependant, à l'heure actuelle, la classe ouvrière n'exerce nulle part dans le monde le pouvoir politique. Elle ne gère ni ne contrôle nulle part dans le monde l'économie. Elle lutte partout pour le pouvoir, pour la gestion, pour le contrôle, et du succès de cette lutte dépend le sort de l'humanité. Mais elle ne peut confondre la politique conforme à ses intérêts de classe exploitée et celle que, demain, elle mènera comme classe dominante.

En tant que classe exploitée ou opprimée, elle lutte pour la défense et l'extension de ses droits acquis et, au travers même de cette lutte, pour la conquête du pouvoir politique. Mais elle ne donne pas de conseils à la bourgeoisie ou à la bureaucratie quant à leur gestion : elle lutte pour les abattre.

Elle ne fait pas la moindre confiance à la bourgeoisie ou à la bureaucratie pour garantir la sécurité des travailleurs et de la population en faisant fonctionner des centrales nucléaires, mais pas davantage lorsqu'il s'agit de n'importe quelle autre branche d'industriel ! Faut-il manifester contre l'industrie chimique à la suite de Seveso ? Contre

l'utilisation du gaz d'éclairage à la suite des récentes explosions ? Pour la suppression de l'industrie du bâtiment, parce qu'elle fait chaque année parmi les ouvriers des victimes, qui laissent indifférentes nos « écologistes » ? Le seul mot d'ordre transitoire à mettre en avant pour la défense de la sécurité des travailleurs et de la population face à la gestion bourgeoise ou bureaucratique de l'industrie, c'est celui du contrôle ouvrier sur la production à travers les conseils et les soviets. Demander aux travailleurs de se prononcer pour ou contre le développement de telle ou telle branche d'industrie, c'est abandonner le point de vue de classe pour se situer du point de vue de l'intérêt « national », c'est-à-dire de classe dominante, comme le font régulièrement les staliniens.

Au surplus, lorsque la classe ouvrière sera au pouvoir, elle pourra disposer de l'ensemble des données ; elle se donnera alors les moyens d'élaborer le développement des diverses branches dans le cadre du plan sur une base rationnelle et scientifique. Actuellement, elle n'a pas la moindre raison ni la moindre possibilité de choisir entre les affirmations catégoriques des spécialistes gauchistes et des spécialistes officiels — sans parler des élucubrations de maint frère ignorantin « écologiste ». Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre.

Dans le cadre de la présente résolution, bornons-nous à donner un exemple. Si l'on se prononce contre l'industrie nucléaire, faut-il envisager la réduction de la production d'énergie avec toutes ses conséquences ? La construction de centrales thermiques à charbon (mais une centrale à charbon rejette plus de matières radioactives dans l'atmosphère qu'une centrale nucléaire, sans parler du soufre, du gaz carbonique, etc.) ? Miser sur l'énergie solaire (mais l'équipement d'une surface suffisante du territoire français pour fournir une part notable de l'énergie actuellement consommée dans le pays pourrait bien provoquer une modification catastrophique du climat) ? Etc.

Naturellement, en tant que problèmes techniques, ces problèmes ont leur solution ou peuvent la trouver. Contrairement à ce qu'affirment les « écologistes », il n'y a pas de techniques « par nature » destructives, d'industries « par nature » polluantes (ou non polluantes). Des solutions techniques existent, ou peuvent être trouvées, pour pallier les effets secondaires nuisibles de n'importe quelle industrie ou technique. Mais la classe ouvrière doit d'abord contrôler l'économie tout entière, donc exercer le pouvoir politique, avant d'en pouvoir imposer l'application.

**9.** S'il n'y a pas de technique ou de science réactionnaire par nature, il n'en est pas de même des mouvements politiques. Dans un certain sens, ce que recouvre le terme écologie relève de la science, la science des rapports entre les organismes vivants et leur milieu. En tant que science des rapports internes à la planète tout entière (de la biosphère), elle est encore dans l'enfance, et il est douteux qu'elle puisse accéder à la maturité avant que ne soit réalisée l'unité politique de la planète. Elle rendra alors d'immenses services à l'économie planifiée mondiale.

Les mouvements « écologistes », eux, qui usurpent le nom de cette science et s'efforcent d'entraîner les travailleurs et jeunes dans une impasse, sont, par nature de leur idéologie, réactionnaires, qu'ils s'alignent ouvertement sur les partis bourgeois ou se prétendent « révolutionnaires ». Et ce n'est pas la participation des trotskystes qui pourrait en changer la nature.

**10.** La présente résolution examine de façon succincte le problème posé par les mouvements « écologistes » petits-bourgeois. Pour armer l'organisation, il serait nécessaire de rédiger une brochure qui démontrerait en détail les arguments de ces mouvements.

## Gérard Bloch, préparation du XXIII<sup>e</sup> congrès de l'OCI, 1979

(1) Ce texte de Gérard Bloch a été écrit en 1979 dans le cadre de la préparation du XXIII<sup>e</sup> Congrès de l'OCI, section française de la IV<sup>e</sup> Internationale. Il a été republié dans : Gérard Bloch, *Écrits*, volume 2, Éditions Sélino, janvier 1995, p. 35-36 et dans *La Vérité* n° 109 de septembre 2021, p. 21-29. Les notes sont de la rédaction de *La Vérité*.

(2) Friedrich Engels, *Dialectique de la nature* (1883), Éditions sociales, 1968, p. 141.

(3) *Ibidem*, p. 142.

(4) *Ibidem*, p.143.

(5) Friedrich Engels, *L'Anti-Dühring* (1878), Troisième partie : Socialisme, chapitre III, La production, Éditions sociales, 1950, p. 254.

(6) Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, IV<sup>e</sup> section, La production de la plus-value relative - chapitre XV, Machinisme et grande industrie - x. Grande industrie et agriculture, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, 1972, p. 996-999.

(7) *Manifeste de l'OCI*, décembre 1967, supplément de *La Vérité*, n° 543, Le développement des forces productives, p. 30.

(8) *Ibidem*, La révolution mondiale ou l'anéantissement, p. 6.

(9) *L'Agonie du capitalisme et les tâches de la IV<sup>e</sup> Internationale, Programme de transition*, Éditions Sélino, 2013, p. 27.